—J'ai réfléchi déjà. Ma résolution est prise et je me demande pourquoi vous traitez de folie une action si simple, si logique. Je n'ai pas de famille, mon indépendance est absolue sous tous les rapports et je ne dois compte de moi qu'à moi-même.

—Eh ! mon ami, c'est au point de vue de vos intérêts personnels que je vous supplie de ne rien précipiter. N'allez pas compromettre votre avenir d'une façon irréparable !

—Assurer mon bonheur, est-ce donc là que vous appelez compromettre mon avenir ?

—Songez à la différence des castes !.....

—Souvenez-vous que je suis citoyen de la libre Amérique, et qu'avant de faire sa fortune à force de courage et d'intelligence, mon père travaillait de ses mains.

—Votre père, soit ; mais vous-êtes, vous, dans une situation à ne point épouser une ouvrière.

—Je l'épouserai, cependant, et j'aurai raison, parce qu'elle est honnête et bonne.

—C'est à qui vous jettera la pierre.

—Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? Eh ! mon Dieu, oui, je le sais à merveille, aux yeux de bien des gens, aux yeux de tout le monde si vous voulez, je passerai pour un naïf, pour un excentrique, pour un fou ; cela m'inquiète peu. L'égoïsme a du bon. Je travaille pour moi-même et non pas pour les autres. J'ai d'ailleurs les idées très-arrêtées au sujet du mariage. L'égalité des fortunes, que tout le monde recherche aujourd'hui, me paraît une plaie sociale. Riches, épousez des enfants pauvres, vous aurez moins de filles perdues ! Qu'avez-vous à répondre ?

—Pas un mot, répliqua le Français au bout de quelques secondes.

—Ainsi, vous vous avouez vaincu ?

—Nullement. J'admire votre utopie (car c'est une utopie), et je la trouve belle et généreuse. Vous avez une loyale et vaillante nature, Lionel. Prenez garde seulement d'être la dupe de votre cœur. Ne jugez point les autres d'après vous-même. Ne marchez pas en aveugle dans un chemin semé de ruses et de pièges. Regardez, étudiez, défiez-vous, souvenez-vous enfin que la statue d'or pur avait un pied d'argile.

—Me défier ! répéta Lionel, et de qui ? de cette enfant que j'aime et à qui je veux donner mon nom ?

—Eh bien, oui..... d'elle aussi.

—Mais c'est un ange !

—C'est conveuu, mais les anges, à Paris, ont trop souvent perdu leurs ailes.

—Ne croyez-vous donc pas à la vertu ?

II.—Où Péline reparait.

Le Français que nous avons entendu nommer Georges fut un instant silencieux, et Lionel répéta sa question.

—Oh ! pardon, mon ami, lui répondit enfin son interlocuteur, je crois à la vertu comme à tout ce qui est grand, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est rare. J'y crois en principe, mais je veux contrôler l'or, afin de me bien assurer qu'il est sans alliage. Si vous connaissiez Paris comme moi, vous sauriez que dans cette ville immense, la première du monde, enfer et paradis, panthéon et pandémonium, le strass et le diamant brillent parfois d'un éclat pareil, le vice et la vertu ont souvent le même visage, le même regard, le même sourire. Prenez garde, Lionel Morton ! Veillez bien, le piège est partout.

—Vous êtes sévère.

—Non, je suis juste. Je vous dis les choses comme elles sont.

—Vous avez vécu dequis longtemps loin de Paris, cependant.

—Depuis quinze ans. J'en avais vingt quand je l'ai quitté. Je l'ai retrouvé, il y a six mois, avec orgueil peut-être, mais surtout avec épouvante. Oui, je vous le dis, Paris me fait peur.

—A vous ?

—A moi. Il me semble que je ne snis plus de force à tutter contre lui et que j'ai laissé ma cuirasse dans ces lointains pays d'où j'arrive. Croyez-moi, Lionel, les civilisations trop complètes sont bien autrement périlleuses à affronter que les Peaux Rouges et les bêtes fauves des solitudes américaines. J'avais le pied marin autrefois. Aujourd'hui le tangage et le roulis parisiens me donnent presque le vertige comme à un matelot novice. Ce gigantesque tourbillon me fascine et m'effraye.

—Avec de telles idées que vous forçait à y revenir ?

—Un devoir, un serment.

—Ah ! murmura Lionel.

Par discrétion, il ne voulait pas interroger, mais son exclamation et les lignes de sa physionomie exprimaient la curiosité la plus vive.

—C'est juste, reprit le Parisien en souriant, vous ne savez rien de ma vie. Il est des choses dont on ne parle pas. On semblerait quêter des louanges, et le devoir accompli n'en mérite aucune, selon moi. Je vais vous apprendre, cependant, quel serment j'avais fait et comment j'ai pu le tenir. C'est bien simple et ce sera court. J'avais vingt ans, je vous l'ai dit. J'étais un Parisien de Paris, et Dieu sait si je l'adorais, ce cher berceau de mon enfance. Eh bien, dans cette ville de la gloire, de l'intelligence et du plaisir, j'ai vu tout crouler à l'improviste, tout s'anéantir autour de moi. La veille, j'avais un père bien aimé qui prévenait mes moindres désirs, je possédais une grande fortune ; le lendemain, j'étais pauvre et j'étais orphelin. Mon père, le banquier cinq ou six fois millionnaire, ruiné par un coup de foudre, venait de se tuer pour ne pas survivre à son honneur, et moi je restais seul au monde.

—Vous ! s'écria Lionel en saisissant la main de son interlocuteur et en la serrant dans les siennes avec une affectueuse vivacité. Ah ! pauvre ami, pauvre ami, seul, tout seul..... à vingt ans !

—Grâce à Dieu, j'étais fort et j'étais courageux, reprit le Français. J'avais d'ailleurs pour me soutenir une lettre sublime écrite par mon père à son heure suprême. Il me demandait, il m'enjoignait du fond de la tombe où il allait se coucher volontairement, de réhabiliter son nom. Je jurai de le faire, je jurai d'acquitter un jour jusqu'au dernier sou de la dernière dette et de laver avec mon or la tache que mon père lavait avec son sang. Je partis. Dieu veillait sur moi ; l'âme de mon père me protégeait. Je travaillai. Je réussis. Au bout de quinze ans, la première moitié de ma tâche était accomplie. C'est alors que je vous rencontrai et que je fus sauvé par vous ; je revenais pour accomplir l'autre.

—Et, demanda vivement Lionel, aujourd'hui cette tâche sainte est-elle terminée ?

—Pas encore, répondit celui que nous appellerons désormais Georges de la Brière.

(A continuer.)